

Aux amis de La Seyne ancienne et moderne

M. Eugène BARNEODO a fait une intéressante conférence sur le révolutionnaire Jean-Marie BARBAROUX

Les amis de La Seyne ancienne et moderne, comme tous les mois, lundi soir, avaient organisé une conférence.

M. Alex Peire président actif de la société, selon son habitude devait présenter à l'assistance le conférencier. Mais, pour une fois, il n'en fut pas ainsi, car M. Peire eut la triste mission de faire part de la mort de l'un des membres fondateurs des amis de La Seyne ancienne et moderne. M. Louis Roux, enlevé à l'affection des siens à l'âge de 90 ans. En quelques mots, M. Alex Peire rappela que M. Louis Roux était le doyen masculin de la société, et qu'il fut officier des Palmes académiques, membre associé de l'Académie du Var, félibre et maître d'obro de la Maintenance de Provence.

Sur le plan littéraire, M. Louis Roux, poète et conteur fut de très nombreuses fois lauréat dans des concours, tant en langue française, qu'en langue d'oc. Il eut d'ailleurs l'occasion de faire apprécier ses contes et ses légendes au sein de cette société pour laquelle il était tant dévoué.

Avant qu'une minute de silence soit observée, au nom de tous les sociétaires, M. Peire adressa ses condoléances les plus sincères et l'assurance de sa sympathie envers la famille.

Cette minute de silence achevée, M. Peire passa à la présentation du conférencier, Eugène Arnéodo, qui eut déjà l'occasion de faire six conférences pour la société des Amis de La Seyne ancienne et moderne, dont les thèmes furent notamment la « Famille des de Portalis », « l'affaire Novack », de l'impressionnisme à Picasso, « cette maladie le snobisme » et enfin le « cimetière marin de Paul Valéry ».

Quant à lundi, M. Eugène Arnéodo a fait revivre une page de notre histoire nationale, en contant l'existence trop brève d'un pur provençal Charles Jean-Marie Barbaroux, natif de Marseille, d'origine varoise (son grand-père et son père naquirent à Ollioules et vécurent, au quartier de la Courtine, pendant de très nombreuses années.

QUI ETAIT CHARLES JEAN-MARIE BARBAROUX ?

Barbaroux est un nom assez répandu en Provence. Déjà au XVIe siècle, en consultant les archives de l'état-civil, qui en ce temps là était tenu par le clergé, l'on trouve déjà l'existence d'une famille Barbaroux. Quant à Charles Jean-Marie Barbaroux, nous savons qu'il est né le 6 mars 1767 à Marseille et qu'il était le fils de Jean-Barghelemy Barbaroux et de Catherine Pons.

A l'âge de douze ans, il perdit son père, et dès lors sa mère rêva pour lui d'une profession libérale.

Après des études chez les Oratoriens, puis chez les Jésuites, grâce à de grandes qualités intellectuelles, aussi bien dans le domaine des lettres que dans celui des sciences, il obtint une bourse instituée par M. de Matignon et peut ainsi entreprendre des études de philosophie.

Les sciences l'attire beaucoup, mais sa mère voit une situation plus sûre pour lui dans la profession d'avocat. Il fait son droit à Aix où il obtient sans difficulté le titre d'avocat, puis aussi rapidement, il devient député. Il n'avait pas vingt ans.

LE DEPART POUR PARIS

Sa passion pour les sciences étant dominante, il décide de s'installer à Ollioules, pays volcanique pour effectuer des recherches géologiques. En étudiant la géologie de la région volcanique d'Ollioules, il avait repéré ou cru repérer des gisements de cuivre, de fer et de pouzzolanes. Par la suite, la preuve de la non existence de ces minerais fut apportée. D'ailleurs, nous ne doutons pas que si cette région avait possédé de telles richesses, elle aurait été très rapidement exploitée.

Certainement, par déception de n'avoir pas réussi ses recherches géologiques, il décida de partir pour la capitale.

SES DEBUTS POLITIQUES

Que pensait-il faire à Paris ? Il espérait trouver une place... quelque chose de lucratif, de brillant. Mais en fait, il n'avait pas d'idées bien précises et il est obligé de retourner à Marseille.

Mais cette découverte de la capitale lui a permis de prendre contact avec les clubs, les salons et de lier amitié avec Marat. Dès son retour à Marseille, il rapporte ce langage nouveau, ces doctrines de la révolution. En 1792, « l'orgueilleuse Marseille » l'envoie siéger à l'Assemblée Législative, où il fit preuve d'une activité remarquable. Mais la lutte entre Girondins et Jacobins est de plus en plus vive.

Dès les premiers jours, Barbaroux se montre un négociateur habile. Se présenter devant une assemblée prévenue contre Marseille, était chose périlleuse. Il se rend chez Robespierre. Robespierre séduit lui promet de le présenter aux Jacobins. Barbaroux par des démarches personnelles avait pris le soin de s'assurer le concours de Vergniaud, de Guadet, de Grangeneuve. Il parut souvent à la tribune à propos des mouvements contre-révolutionnaires d'Aix et d'Arles. Il avait la faveur de l'Assemblée. Il était écouté aux Jacobins, où son influence grandissait chaque jour. Mais, la contre-révolution d'Arles n'était pas encore vaincue, et la municipalité de Marseille pria Barbaroux de rester à Paris.

UN RETOUR TRIOMPHAL A MARSEILLE

A partir de ce moment-là, les événements se succédèrent et Barbaroux fit la connaissance de Mme Roland, qui fut surprise par sa jeunesse et par sa beauté. Sur ce, le 10 août arriva, et les quelque 600 Marseillais venus en renfort au dire de Barbaroux lui-même, sauvèrent la capitale. Inutile de préciser que son retour à Marseille fut une innovation, et l'Assemblée électorale lui délègue une sorte de dictature assez peu légale, sur tout le département. Il rétablit l'ordre

et réprima en même temps un mouvement ultra-Jacobin à Marseille. Dorénavant, il est l'adversaire de Robespierre et de Danton.

UNE FIN TRAGIQUE

C'est après l'assassinat de Marat, que Barbaroux et ses amis se réfugièrent en Normandie, où ils furent signalés, pourchassés, traqués partout, ils n'étaient en sécurité nulle part. De district en district, l'alarme était donnée. Ayant atteint la Bretagne, aidés par des amis brestois, ils prirent passage sur le navire « L'Industrie » en partance pour la région bordelaise, pour Pauillac plus exactement. Ils arrivèrent le 23 septembre, dans la nuit; Guadet partit pour St-Emilion sa ville natale. Hébergés çà-et-là par des amis de Guadet, ils trouvaient asile avec de plus en plus de difficulté, la région étant surveillée, ceux qui les hébergeaient prenaient conscience des dangers qu'ils couraient, car l'arrivée des proscrits avait été signalée.

Le dernier refuge, ils le trouvèrent chez le barbier Troquart. Ils y demeurèrent six mois. Les fuyards n'étaient plus que trois; les autres s'étaient éparpillés au hasard. Ils fabriquèrent de faux papiers pour tenter de gagner la Suisse. Ce fut une erreur qui devait leur être funeste. Ils pénétraient dans l'arrière-pays, alors que leur salut se trouvait dans la fuite par la mer. Même s'ils n'avaient eu que cette chance, ils devaient la tenter, malgré les risques que cette tentative comportait. Les envoyés de Robespierre fouillèrent maison par maison.

Tard dans la nuit, Buzot, Petion, l'ancien maire de Paris et sortirent de Saint-Emilion avec quelques provisions et des armes. Ne connaissant pas le pays, ils marchèrent au hasard dans le vignoble. Soudain, ils entendirent le tambour: c'étaient des volontaires qui se rendaient à Libourne. Les trois fugitifs se sentirent perdus. Barbaroux embrassa ses compagnons, et appuyant le canon de son pistolet derrière son oreille droite, tira. La balle emporta l'oreille et brisa les os.

Il est huit heures du matin. Petion et Buzot se cachèrent aux environs. Une femme alerta les volontaires; un rassemblement se fit autour de Barbaroux qui râlait. On comprit que cet homme blessé était un des ces hors-la-loi traqués dans tous le pays. Un officier de police fit remise de Barbaroux aux membres du comité de Bordeaux. Il fut transporté à Bordeaux, où un chirurgien le pansa. Il passa la nuit dans une salle du séminaire de la mission. La commission militaire prononça un jugement sommaire. Il fut ensuite amené à la guillotine dressée en permanence à cinquante mètres de là. Un contemporain, Des Essarts, qui assista à l'exécution, déclara: « On lui entendit prononcer le nom de sa mère qu'il chérissait de l'amour le plus tendre, et il mourut rempli de sa pensée ».

C'est ainsi, que M. Eugène Arnéodo acheva sa conférence sur la vie de cet homme qui mourut à 27 ans, pour avoir engagé une lutte contre la dictature et la cruauté de la meute montagnarde...

NOS PHOTOS :

De gauche à droite : M. Louis Baudoin, président honoraire de la Société des amis de La Seyne ancienne et moderne, M. Eugène Arnéodo, le conférencier et M. Alex Peire, président de la société.

(Photos Ch. Coulet.)

